

L'écran blanc de nos souffrances

Jean-Paul se présente au guichet, la vendeuse attend qu'il se décide. Il lui sourit, elle lui répond qu'il n'est pas tout seul. Sourire figé, elle fait signe à la personne derrière. « Le nuit de l'épouvante ». Elle soupire, lui tend la place « Cinq cinquante. », sourire commercial. Jean-Paul lui dépose un billet de dix. « Vous n'avez pas la monnaie je suppose ? » sourire contrit. Elle lui rend quatre cinquante tout en s'adressant déjà la personne suivante. Jean-Paul suit la file, pénètre dans la salle de ciné et s'installe dans les rangs du milieu. Il regarde autour de lui, il y a le couple d'amoureux, quatre ados boutonneux et un vieux monsieur plutôt bien sapé accompagné de sa dame. Une épaisse odeur de parfum se déverse autour de lui. De l'eau de Cologne. Pas de chance. Il hésite à changer de place, mais la salle s'éteint, obscurité, puis Jean Mineur et sa cible. Balzac 001. Une pub pour la lessive et son cadeau, une autre pour une auto qui roule plus vite que les autres. Jean-Paul n'écoute plus vraiment, il a repéré l'ouvreuse avec son panier en osier. Il hésite, un Cornetto ou un paquet de Treets. Pourquoi pas les deux. Il se lève, dérange le couple d'amoureux, les ados l'ont devancé et font déjà la queue.

De retour à sa place, il défait l'emballage et libère le cône glacé de son habit brillant. Le générique, salle obscure à nouveau, avec un peu de retard. Le projectionniste devait penser à autre chose. Un enfant perdu dans la campagne, il court. Son père le poursuit, une fourche à la main. La forêt est dense. Quelle idée d'aller se cacher dans une forêt pense Jean-Paul. Il ouvre son paquet de Treets. « Chut ! » fait le vieux monsieur en se retournant. « Désolé. » L'enfant s'est faufilé dans une hutte faites de planches disjointes. Un poêle qui a perdu son conduit côtoie un banc plein de toiles d'araignées. Lorsque la porte s'ouvre brusquement un cri d'horreur échappe aux spectateurs. L'homme bave, il plante sa fourche dans la cuisse de l'enfant, il le dévêt avec empressement.

BLANC.

« Ouh ! Ouh ! » hurlent quelques audacieux. Visiblement le film a cassé. L'ouvreuse annonce que la séance reprendra dans cinq minutes. Tout le monde sort prendre l'air sauf Jean-Paul. Il en profite pour terminer son paquet de cacahuètes enrobées de chocolat. La lumière a été rallumée, l'écran scintille légèrement. Il est impressionnant par sa taille. Jean-Paul ne l'avait jamais remarqué, pourtant il fréquente régulièrement le Rio Opéra.

Il termine son dernier bonbon, il trouve le temps long, pour lui les cinq minutes sont passées. La salle s'éteint enfin. Curieusement les gens n'ont pas encore pris place. Tant pis pour eux, songe-t-il. L'écran s'impose de plus en plus par sa présence et sa blancheur immaculée. Le film tarde à commencer. Jean-Paul est intrigué par cette surface aux aspérités légèrement scintillantes. Il hésite. Une envie soudaine de passer la main sur cette surface devient irrépressible. Il regarde autour de lui, personne n'est encore rentré. Il se lève, abandonne ses emballages sur le siège ainsi que sa veste en daim. Il emprunte le petit escalier sur le côté, celui que le député avait gravi avant son speech sur la ville du futur et son cinéma nouvelle génération. Tout le monde n'avait qu'une seule attente, que les Bravaches montent sur scène pour démarrer leur concert.

Il passe timidement le plat de la main sur la toile. Il ressent un léger picotement. L'écran se déforme à peine. Il insiste un peu plus. L'élasticité le surprend, il bascule en avant et déchire la toile. Il se retrouve de l'autre côté. « Encore un spectateur qui est incapable de se tenir en place, on fait quoi ? » demande l'enfant avec la fourche plantée dans la cuisse. Le baveux avec son chapeau de paille et son masque blanc s'approche. « Désolé monsieur, je ne l'ai pas fait exprès, je vais regagner ma place. » tente Jean-Paul d'une voix tremblante. Un autre type s'avance avec une chaise en bois. « Je la place ici, c'est bien ce qu'on avait convenu ? » Personne ne l'écoute. Tous ont les yeux braqués sur Jean-Paul. « Mais il est bête ou quoi ! Tu ne vois pas que les gens nous regardent,

concentre-toi un peu. » Une femme en guenilles s'approche, « Il faut que tu ailles derrière la cabane et tu attends que le machiniste te fasse signe d'entrer dans la cabane, juste après moi. » Jean-Paul veut protester, mais on l'attrape par le bras, on lui tend une cape en toile épaisse et on le place de telle façon que son visage apparaisse dans l'encadrement de la fenêtre.

Jean-Paul patiente depuis un bon moment là où on l'a installé. Il trouve le temps long. Enfin le machiniste lui fait signe. Il doit suivre la femme et pénétrer par la petite porte branlante. La femme s'écarte, Jean-Paul prend un coup de fourche dans le bas ventre. Une douleur intense se déverse en lui quand la fourche vient buter dans l'os du bassin. Il s'écroule sur lui-même. L'homme à la fourche le retourne. C'est à ce moment qu'il entrevoit la femme, elle reçoit une hache en travers du visage. Il se vide de son sang et qu'il perde connaissance dans une mort libératrice.

Le machiniste met tout le monde en place. « Dépêchez-vous, la deuxième séance va commencer. Il est où l'éventré ? Arrive ici, il faut qu'on te maquille. Jeanne tu t'occupes de lui, plus de rouge sur les joues, on dirait un cadavre, c'est un peu trop peut-être ? » Jean-Paul soulève sa chemise et se tâte le bas ventre. « Tu n'as rien ! Ces figurants, ils sont lents à comprendre. En place tout le monde. » Jean-Paul veut se réveiller, sortir de ce cauchemar, mais rien n'y fait, ses jambes le portent derrière la cabane, près de la fenêtre. Il voit les gens prendre place, salle comble. Le vendredi soir, c'est toujours pareil. Il se dit qu'il va y avoir sûrement une coupure et qu'un autre imbécile viendra tâter la toile et prendre sa place.

L'enfant court au travers de la forêt, il est poursuivi par un jardinier bedonnant, on distingue déjà la vieille cabane abandonnée et un homme qui attend de faire une entrée remarquée !

Le flash

L'homme s'assoit au sol avec difficulté, il se frotte l'arrière du crâne, il ressent une douleur aiguë. Autour de lui, une étagère est renversée, une lampe est couchée sur le sol, les chaises et la table ont terminé leur chemin dans le buffet. Il se relève péniblement. Comment se fait-il qu'il se soit retrouvé étalé sur le carrelage d'une blancheur laiteuse ? Arrive la question suivante. Où est-il ? Il parcourt la pièce du regard, il ne reconnaît pas le lieu. Une grande pièce qu'éclaire largement une baie vitrée. Dehors il perçoit la cime des arbres. Donc au moins quatrième étage. Il n'avait pas prêté attention à la flaque de sang près de la table basse. Il observe ses mains, elles aussi sont pleines de sang.

On sonne à la porte. Enfin, il va avoir un début d'explication. Un homme et une femme se tiennent sur le pas de porte.

- Excusez-nous c'était ouvert alors on est entrés. Je suis Claude et voici ma femme Laurette.

- Bonjour, tente l'homme. Il voudrait lui aussi se présenter mais rien ne lui vient à l'esprit.

- On est venus à cause du bruit. Est-ce que tout va bien ? La dame n'est pas là ?

Donc il y a une femme qui vit ici ? Qui cela peut-il bien être. Il observe la commode de l'entrée, des photos de New York en noir et blanc. Pas de chance.

- Et vous, vous êtes qui ? demande Laurette.

Oui, qui est-il ? Il aimerait bien le savoir.

- Est-ce que vous habitez dans l'immeuble ? continue Laurette.

C'est vrai, est-ce qu'il loge dans cet appartement. Trop de questions.

- Je ne sais pas.

L'homme salue poliment le joli petit couple et referme la porte, laissant les deux autres sur le palier.

Il hésite sur la conduite à tenir. Au fond, une chambre. Il s'avance. Le couloir tourne sur la droite, il y a une autre chambre. Par une porte entrebâillée, il voit ce qui semble être une salle de bain. Il revient sur ses pas. Dans les tiroirs de la commode il a plus de chance de trouver des informations. Il ouvre le premier. Des papiers en vrac, il les sort et les parcourt rapidement. Des factures, une lettre de relance, l'EDF, un courrier des assurances et un nom qui revient souvent, Solibertii. Donc les Soliberti vivent ici. Ce nom ne lui dit absolument rien. Soliberti, Soliberti. Il le répète à haute voix plusieurs fois. Rien, toujours rien. Dans le tiroir il y a un portefeuille en peau. Le Maroc. Dessus de petits dessins géométriques. Il l'ouvre en extrait une poignée de billets de banque.

On sonne à nouveau. Ce doit être les voisins qui ont oublié quelque chose, se dit l'homme avant d'ouvrir. Deux policiers, un homme et une femme. Ils portent un étui avec un pistolet à la ceinture. C'est la première chose que remarque l'homme.

- Est-ce que tout va bien, monsieur, demande la policière.

- Oui.

- Peut-on entrer poursuit le policier qui a déjà fait deux pas et se trouve dans l'entrée.

L'homme aurait bien aimé dire que non, mais il sent que ce n'est pas la réponse attendue. Il opine de la tête et se recule sur le côté pour laisser la place.

- Habitez-vous ici ?

- C'est ce que je tente de découvrir.

Il sent que là aussi ce n'est pas la bonne réponse. Le policier se tourne vers son équipière en haussant les sourcils. Il passe la tête par la double porte qui donne sur le salon.

- Il y a eu du grabuge non ?

- Je ne sais pas.

- Manifestement il y en a eu, et de la bagarre si l'on s'en tient à la flaque de sang, insiste la policière. Et où se trouve la propriétaire des lieux ?

- La dame ? Je ne sais pas, elle doit être sortie.

Il saisit le regard intrigué du policier. Il tient toujours les billets de banque en main, il ne sait qu'en faire.

- C'est à vous ?

L'homme fait non de la tête et dépose l'argent sur le meuble.

- Et bien on va éclaircir tout ça au commissariat. Voulez-vous bien nous suivre ?

L'homme sent que ce n'est pas vraiment une proposition.

- Je referme la porte ?

- Laissez-nous faire, c'est mieux pour la question des empreintes.

Une lumière blafarde descend péniblement du plafond. L'homme est installé sur une chaise inconfortable, il ne sait comment se positionner pour ne pas avoir mal aux fesses. En face de lui le commissaire Luka.

- Mais je vous l'ai déjà dit, je ne sais pas où se trouve la dame de l'appartement.

- Madame Soliberti, répète pour la énième fois la policière debout derrière Luka.

- Soliberti si vous voulez, ça ne change rien.

- Et le sang sur vos mains, va bien falloir m'expliquer d'où le vient ?

- J'imagine que c'est le mien, j'ai reçu un coup sur l'arrière du crâne. D'ailleurs il serait peut-être temps de s'intéresser à mon agresseur.

- Celui qui vous a donné l'argent qui vous aviez en main. Ou bien peut-être madame Soliberti elle-même ?

- Mais foutez-moi la paix avec madame Soliberti. Je ne connais pas de madame Soliberti.

- Calmez-vous monsieur sinon on vous remet en cellule, explique la policière. Et l'argent alors ?

- Vous pratiquez le blanchiment ? poursuit Luka

On cogne à la porte.

- Entrez s'écrie le commissaire, visiblement de mauvaise humeur.

Le planton passe la tête par la porte.

- Euh, je m'excuse de vous...

- On dit pas je m'excuse mais...

- Tu veux quoi, interrompt le commissaire.

- Y a une dame qui veut vous parler.

- Tu vois bien que je suis occupé !

- Euh, je m'ex... enfin, excusez-le d'insister...

- Tu la craches ta Valda !

Le planton attrape la petite poubelle métallique.

- Qu'est-ce que tu fous ?

- Je crache mon chewing, commissaire.

- Mais il est con. Bon alors, tu veux quoi ?

- C'est une dame Soliberti qui...

- Tu pouvais pas le dire avant, fais-là entrer.

Une femme d'une quarantaine d'années, robe verte à motifs géométriques, escarpins noirs les cheveux remontés en un petit chignon, s'avance.

- Chéri, comme je suis contente de te voir.

- Vous vous connaissez ? interroge le commissaire.

L'homme a comme un FLASH soudain.

- C'est ma femme, évidemment que je la connais.

- Mon amour, qu'est-ce qui t'es arrivé, tu es couvert de sang ?

- Je faisais mes exercices de relaxation, je me suis relevé trop vite et j'ai vu comme une lumière intense, blanche, puis je suis tombé à la renverse, j'ai heurté la table de basse. Tu vas être fâchée, j'ai salopé tout le carrelage neuf.

- Mais, vous ne pouviez pas le dire plus tôt ? questionne Luka qui commence à trouver que la plaisanterie a assez duré.

- Tu as le crâne ouvert et tu as perdu connaissance alors ? Et vous, là, vous ne l'avez même pas conduit aux urgences ! C'est parce que mon mari est noir ? Je vous préviens que s'il y a des séquelles vous allez entendre parler de moi. Je suis présidente de l'association luttons contre le racisme dans les commissariats.

Visiblement, la plaisanterie n'avait pas assez duré.

Le drapeau blanc

Les rebelles étaient coincés au fond du Canyon depuis trop longtemps. Ils avaient cessé de compter les jours, seuls importaient les crampes dues à la faim et la soif. Heureusement il restait, disséminé en fond de vallon, quelques mares d'eau croupie. Est-ce que la maladie qui s'était emparée des corps venait de là ? Le médecin qui accompagnait les partisans pensait que oui. C'était avant d'être fauché par un tireur embusqué sur les hauteurs. En bas, ils n'étaient plus qu'une poignée à tenir la position. A tenir était un bien grand mot. Pour le moment ceux qui tenaient réellement quelque chose c'était le régiment du Colonel Pratz, perchés sur les contreforts, ils pouvaient aisément clouer les rebelles embusqués dans les rochers.

C'était le moment de la journée que redoutaient tous les combattants. Midi. Le soleil dardait ses rayons et la chaleur devenait étouffante. Etonnamment l'intérieur du vallon était une véritable étuve. Au moins sur le plateau les soldats bénéficiaient d'un vent frais qui descendait des montagnes avoisinantes.

Une semaine s'était écoulée depuis que les rebelles étaient prisonniers du défilé. Le Colonel Spratz entamait sa tournée d'inspection. Il avait le temps pour lui et la victoire à la clef. Sa promotion était assurée. Vaincre les rebelles ferait sensation au près du Vice Consul, ami proche du Conducteur suprême. Il se voyait déjà généralissime.

- Mon Colonel, un rebelle avec un drapeau blanc. Qu'est-ce qu'on fait ?

- A mon avis ce ne peut être considéré comme un drapeau blanc. Il s'agit d'une chemise. N'est-ce pas soldat ?

Le soldat confirma, n'osant contredire son supérieur qui avait une technique à lui pour régler les conflits. Tirer un coup de Beretta derrière la nuque. Spratz fit signe au soldat de lui passer son fusil, il épaula et tira froidement sur le rebelle qui s'effondra au sol dans un nuage de poussière.

- Bravo mon colonel, beau tir.

- Mon ami, nous allons commencer un nouveau jeu, le tir aux pigeons !

Un jour passa, au lever du soleil, un autre soldat se rendit au poste de commandement. Il salua et attendit au garde-à-vous qu'on l'invite à parler.

- Oui, aboya le major.

- Un nouveau rebelle veut parlementer.

- J'ai dit, tir aux pigeons. Passez-moi le téléphone de campagne. Allo, flinguez-moi le connard qui veut négocier, ON NE PARLEMENTE PAS !

Le colonel jeta le combiné sur son support avec rage.

Le lendemain sur les contreforts du défilé, le soldat de faction s'approcha de son compatriote. La lune était pleine et elle masquait toute une nuée d'étoiles qui parsemait le firmament. Il secoua son ami plusieurs fois lequel s'était assoupi.

- Quoi ?

- Y un autre type avec un drapeau blanc.

- Tir aux pigeons ! Tu connais la position du Colonel ? Alors pourquoi tu me réveilles, j'étais en plein rêve érotique.

- Regarde, d'abord il est beaucoup plus près, on peut même distinguer son visage. Et puis c'est la même chemise.

- Et alors, tu veux refaire ta garde-robe ?

Le soldat se leva péniblement, prit le temps d'ajuster la cible.

- Ce con ne bouge même pas. Ça perd de son charme.

Il tira un premier coup aux pieds du rebelle. Ce dernier continuait à agiter son drapeau blanc. Le soldat tira une deuxième salve au même endroit, puis il se décida à éliminer l'homme.

- T'as vu, en pleine tête !

Deux jours plus tard, le major faisait sa tournée d'inspection. Il félicitait ses hommes et leur annonça qu'il y avait double ration de gnôle pour tout le monde. L'un des soldats se pencha pour murmurer à l'oreille de son copain.

- C'est pour cette nuit.

- T'es certain ?

- Pourquoi tu crois qu'on a double ration !

Un troisième soldat apparut soudain.

- Un type...

- Avec un drapeau blanc, on sait dit le major, vous connaissez la consigne.

- Le tir aux pigeons, mais il veut nous prévenir.

- C'est toujours avec la même chemise ? A croire qu'ils n'en ont qu'une.

Le major éclata de rire en imaginant tous les rebelles n'ayant qu'une seule tenue qu'ils se passeraient à tour de rôle.

- C'est marrant ces rebelles, on dirait qu'ils préfèrent se faire descendre que d'accepter le combat.
- Ce sont des rebelles pacifistes, dit le major en pouffant de rire.

Les autres soldats l'observaient d'un air dubitatif.

- Bon c'est pour aujourd'hui ou pour demain le tir aux pigeons !

Le lendemain soir le même soldat était de faction. Il n'en croyait pas ses yeux. Le type avec son drapeau blanc en forme de chemise. Il était certain qu'il s'agissait du même homme à cause du bandeau rouge qui entourait son front. Mais plus que tout, son regard, livide, dans lequel aucune émotion ne passait. Le soldat attrapa son fusil, arma mais dans la précipitation l'arme lui échappa des mains, tomba sur le sol et le coup partit. Tout tremblant il récupéra son fusil, arma à nouveau et tira.

Le major dormait sur son lit de campagne lorsqu'il fut réveillé par les coups de feu. Il attrapa son treillis. Tout en sautillant pour enfiler la jambe de son pantalon, il sortit sur le pas de porte. Le soldat qui avait fait feu arriva quelques instants après.

- Le rebelle ! Le rebelle ! s'époumonait-il.

Le colonel alerté lui aussi pour le vacarme arriva en jeep. Tous les autres soldats, encore endormis pour la plupart, quittèrent leur gîte pour venir aux nouvelles. Le major n'aimait pas la tournure que prenait cette simple alerte.

- Quoi le rebelle ? s'écria-t-il.
- Il est tout près sur le chemin qui monte.
- Abattez-le, intervint le colonel, ce n'est pourtant pas compliqué, un homme à découvert.
- Mon colonel, je l'ai abattu déjà deux fois.
- Vous visez comme un pied rien d'étonnant, vous me ferez quinze pompes à chaque cible manquée au prochain entraînement.

Un autre soldat se tourna vers son acolyte, et demanda en chuchotant.

- Il disait quoi celui que tu as dégommé l'autre fois ?
- Qu'il voulait nous prévenir.
- Nous prévenir de quoi ?
- Je ne sais pas, il pas eu le temps de finir ses explications.
- C'est con, maintenant j'aimerais bien en savoir un peu plus.
- Le rebelle, il est là ! alerta un soldat qui débouchait dans le camp en courant.

Le colonel ordonna à ses hommes de se mettre en position. Il intima l'ordre de faire feu à volonté. La première salve ralentit à peine le rebelle. Déchiqueté par les impacts, il se remit en marche, une marche lente et inexorable.

- Qu'attendez-vous nom de dieu, feu à volonté !

Les balles ralentissaient à peine le rebelle. Malgré les impacts, il continuait à avancer. Avec lenteur, il progressait de quelques centimètres qui, au fur et à mesure se transformaient en mètres. Dans les

rangs c'était la panique. Un des soldats, comme hypnotisé par le spectacle, observait son Colonel à qui le rebelle arrachait le visage à coups de dents. Une seule question l'intriguait. De quoi le premier rebelle voulait-il les prévenir ?

AUTEUR

Oivier ISSAURAT

mail : anne_arko_zazou@proton.me